

gu-ur et maître ; mais la comtesse de Noiville savait que, s'il était inutile de compter, de sa part, sur une fermeté qu'elle n'avait jamais déployée, même à son propre bénéfice, on pouvait compter sur la bonté de son cœur.

De retour à l'hôtel, Jeanne d'Esparro trouva le valet de chambre, Alexandre, qui était venu se mettre à ses ordres, en apprenant que son intention n'était point de rentrer rue de l'Université.

—Monsieur Alexandre, lui dit-elle, je quitte Paris pour longtemps. Je vais voyager à l'étranger. Me Ferté, mon notaire, connaît mes intentions. C'est à lui que vous aurez affaire.

—Je juge inutile de garder aucun des serviteurs du feu comte. Vous voudrez bien les avertir qu'ils aient à se pourvoir ailleurs. Vous m'apporterez ce soir vos comptes. Je réglerai leurs salaires, avec une indemnité d'un mois pour chacun d'eux. Vous resterez, vous, à l'hôtel, ainsi que la concierge, jusqu'à nouvel ordre.

Alexandre se retira assez déconfit, Jeanne lui ayant dit que s'il avait quelque communication ultérieure à lui faire parvenir, il se servit de l'entremise de monsieur Ferté.

Dans la même journée, Jeanne se fit conduire chez Me Litzelmann, l'avocat dont l'éloquence convaincue avait bien contribué, pour sa part, à son acquittement.

Dès qu'on lui annonça la comtesse de Noiville, Me Litzelmann, bien que son salon fût rempli de clients, fit introduire la visiteuse. Il lui tendit les deux mains qu'elle pressa avec effusion.

—Je viens payer les honoraires du défenseur, lui dit-elle en souriant, et dire à l'ami que je ne l'oublierai jamais.

—A la bonne heure, madame, répliqua l'avocat. Voici un second membre de phrase qui fait pardonner le premier.

—Cependant, si je ne puis payer le talent et le cœur, reprit-elle, je dois indemniser le temps.

Et tirant de sa poche un pli cacheté, elle le déposa sur le bureau de Me Litzelmann.

—Je viens aussi vous faire mes adieux, poursuivit-elle.

—Vos adieux !

—Oh ! momentanés. Je quitte Paris pour une année.

Alors elle lui expliqua qu'elle se rendait chez mesdames de Beaumont, et lui fit connaître la résolution qu'elle venait d'exécuter au sujet de la fortune de son mari.

—Vous êtes une femme hors ligne ! murmura l'avocat en lui baisant la main. Et l'homme qui sera, un jour, votre époux honoré n'aura pas à regretter les douleurs qu'il a connues. Il y a des trésors qu'on ne pourrait payer trop chers !

Jeanne rougit et se leva.

—Je voudrais bien aussi avoir l'adresse de Me Ferrier, le défenseur dévoué de M. Robert Douray.

—Rien de plus facile, chère madame. Me Ferrier demeure ici près, boulevard Saint Germain, 126.

—Je vous remercie et au revoir !

Me Ferrier était au Palais quand Jeanne se rendit chez lui.

—Vous lui remettrez ma carte, dit-elle au valet de chambre, avec ce pli cacheté.

Il contenait le paiement des honoraires du défenseur de Robert.

Le soir, elle avait également réglé tout ce qui concernait les gens de la maison du feu comte de Noiville. Elle avait reçu les cent mille francs demandés à Me Ferté, plus la lettre de crédit sur MM. Oppenheim, banquiers à Genève. Rien ne la retenait plus.

Il fut convenu qu'elle partirait, le lendemain, avec madame de Beaumont et sa fille.

—Robert sera fier de toi, lui murmura André à l'oreille.

—Tu crois ? fit Jeanne heureuse.

—Oh ! j'ai bien compris, va. Si tu refuses la fortune du comte Gérard, ce n'est pas seulement pour toi. C'est encore, c'est surtout pour lui ! Ose dire que je mens !

—Je suis trop bien élevé pour cela, répliqua Jeanne en embrassant son amie.

XV.

A l'heure même où le train express emportait vers Genève la veuve du comte de Noiville, madame de Beaumont et André, le premier valet de chambre du feu comte réunissait tous les domestiques attachés à l'hôtel de la rue de l'Université.

—O camarades, leur dit Alexandre, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Madame la comtesse quitte Paris et m'a chargé de vous prévenir que vous eussiez à vous pourvoir ailleurs. Madame n'entend conserver aucun des anciens serviteurs de son mari. En conséquence, j'ai établi vos comptes. Vous allez être payés. Il y a une indemnité d'un mois de salaire pour chacun de vous.

Désiré écoutait ce petit discours, en proie à un violent dépit.

Jeanne d'Esparro quittait Paris. Il ne serait plus auprès d'elle, pouvant guetter l'occasion de mettre à exécution ses sinistres projets. Où allait-elle ? Il l'ignorait.

De plus, depuis le verdict du jury il n'avait point osé abandonner l'hôtel pour aller voir son frère, attendant toujours les nouvelles, et désireux, plus que jamais, pour quelque temps, de ne point attirer l'attention sur sa personnalité. Ce fut lui, naturellement, qui fut payé le dernier, de telle sorte qu'il resta un moment seul, en tête à tête avec le valet de chambre.

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit. — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents. 10 cents la douzaine et 25 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédions tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—*Le Colporteur Bandit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percepteur de Marcey, Sauvé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gauloiseries honnêtes.* — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur.* — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur (suite et fin), La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant (suite et fin), Les Dramés de l'Arjéct, Les Héritiers de l'Héritière.* — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)